

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)

Artikel: Benjamin Vallotton. - Pendant la fête
Autor: J. / Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean-Louis n'était pas « à noce ». Cela se voyait à sa mine. — Comment ça va-t-il se passer? se disait-il. — Ma Fanchette est courageuse, mais, tout de même...

Vers midi, grand remue-ménage. Mère Clémence, aidée d'une voisine complaisante, trafiquait entre la chambre et la cuisine, avec des airs mystérieux qui augmentent encore l'inquiétude de ce pauvre Jean-Louis.

Et voilà que ce dernier, tout à coup, s'entend appeler :

— Viens voir, Jean-Louis, le beau poupon !

C'est la mère Clémence, son bonnet de travers, mais exprimant le contentement par sa face épanouie, qui lui présente, couché sur un oreiller, un petit être gigotant et prouvant, par une belle voix de clairon, qu'il est vivant et ne demande qu'à être reçu dans ce bas monde avec le sourire.

Jean-Louis se penche et prend doucement, dans sa grosse main de travailleur de la terre, un tout petit poing rose, puis, regardant la sage-femme :

— C'est un garçon, n'est-ce pas, mère Clémence ?

— Eh bien, non, Jean-Louis ! Pour cette fois, c'est une fille. Et qu'elle est bien mignonne, dis ?

Le père, tout interloqué et abasourdi par la réponse catégorique de la sage-femme, contemplant tour à tour la petite frimousse enfouie sur un bonnet blanc encore trop grand et la bonne figure de la bonne femme. Il croit avoir mal entendu.

— Dites-moi voir, mère Clémence ! Etes-vous bien sûre que c'est une fille ?

Cette question saugrenue fit empourprer davantage encore la face déjà rougeâtre de la brave commère. Indignée au plus haut point, elle lui répond :

— Dis-donc, Jean-Louis ! Pour qui me prends-tu ? Pour une apprentie, peut-être ? Voilà trente ans que je suis du métier. Tu n'as pourtant pas la prétention de m'apprendre à distinguer une fille d'un garçon, ou quoi ? T'es pas devenu un peu fou, des fois ?

Le pauvre Jean-Louis, interloqué par la vive réplique de la mère Clémence, n'en mena pas large. Toutefois, il se hasarda :

— Faut pas vous fâcher. Si j'ai dit ça, c'est que, des fois... à première vue, n'est-ce pas... on peut se tromper. Si vraiment c'est une fille, eh bien, on la gardera tout de même.

Désarmée par tant de naïveté, la mère Clémence lui dit :

— C'est ce que tu as de mieux à faire, grand dadais.

Et maintenant, va embrasser ta Fanchette et surtout ne lui fait une pareille « potte ». Ça lui ferait de la peine.

Le lendemain, Jean-Louis, tout en faisant sa besogne journalière, monologuait tout seul, le front barré d'une ride de contrariété.

— Ça c'est bien passé, c'est vrai. La Fanchette a l'air d'être toute contente. Tant mieux pour elle ! Mais, tout de même, une fille. Moi qui espérais un beau garçon !

Les voisins, au courant de la grande déception de Jean-Louis, se firent un malin plaisir de le taquiner.

— Alors, Jean-Louis ! Te voilà tout fier d'être papa. Il va bien, ce fils, au moins ? Il va d'abord pouvoir garder tes chèvres.

Même le régent qui s'en mêlait, en lui disant, quand il passait :

— Bonjour, Monsieur Pernetaz ! Vous allez bientôt pouvoir m'envoyer ce fils, pour que j'en fasse un municipal ou même un Conseiller d'Etat, peut-être.

Fanchette, elle, était heureuse de ce que son désir secret se trouvait être réalisé. Elle avait sa fille ! Et, mentalement, elle évoquait l'avenir : — Bientôt, elle aura ses premières dents ; elle trottera autour de moi, et me tiendra compagnie quand mon homme sera en route. Plus tard, elle m'aidera au ménage, au jardin. Et ainsi de suite, la brave femme escomptait par avance l'avenir.

Jean-Louis, brave homme dans le fond, aimait bien sa femme et s'efforçait à ne pas trop lui faire sentir sa déception. Tout au plus, presque sans le vouloir, il lui arrivait de soupirer :

— Tout de même, un garçon, ça aurait mieux fait mon affaire.

Le surlendemain matin, la Fanchette, tout en faisant la toilette du bébé, regarda son homme et lui dit :

— Dis donc, Jean-Louis ! Il faudrait assez voir à déclarer la naissance de la petite, si on ne veut pas être à l'amende. En allant à Aigle, tu profiteras pour me faire quelques emplettes. J'ai besoin d'un coupon de lainage pour une robe, pour le baptême. Je te donnerai un échantillon de ce que j'entends. Puis, tu as besoin d'une chapeau « de sorte » pour le dimanche. Qu'en penses-tu ?

Jean-Louis ne répondit rien, ce qui voulait dire que la perspective d'avoir à faire avec le « pétabosson », ne l'enchantait pas précisément, surtout pour une fille. Mais, d'autre part, l'idée de descendre au chef-lieu ne lui déplaisait pas.

Au bout d'un temps, il finit par dire d'un ton maussade :

— C'est bon. On descendra demain matin de bonne heure. Mais, ce serait presque le moment de savoir comment on veut l'appeler, la petite. As-tu une idée, toi ?

— Mais oui, Jean-Louis ; c'est tout réfléchi et discuté. On l'appellera Louise. C'est pas prétentieux et ça te rappellera ta mère défunte.

— Va pour Louise, fut la réponse. Dès le moment qu'il ne s'agissait plus d'un garçon, le prénom de la petite n'avait, pour lui du moins plus aucune importance. La Fanchette prépara encore l'acte de mariage. Il sortit de l'armoire une belle chemise blanche, son habit du dimanche, puis on n'en parla plus durant la soirée.

Le lendemain, Jean-Louis quitta les Mosses de bonne heure et se mit en route pour Aigle. Chaussé de bons souliers, il allongea le pas et prit par les raccourcis, en faisant sonner sa canne ferrée sur le chemin caillouteux. Bob aurait bien voulu le suivre, mais un geste de son maître lui fit comprendre que sa présence n'était pas indispensable.

A la Comballaz, petit arrêt obligatoire chez le tenancier de l'auberge de la Couronne, un vague cousin du côté de sa femme.

— Bonjour, cousin ! Vite trois décis, sur le pouce ! Et ça va toujours ? Un échange de banalités sur le temps, les regains et voilà notre homme de nouveau en route.

Arrivé au Sépey, encore un court arrêt au « Buffet » où un homme d'équipe de la gare et dont les parents habitent les Mosses, voulait absolument payer un « demi ».

— Alors, où vas-tu comme ça, Jean-Louis ?

— A Aigle, acheter quelques bricoles qu'on ne trouve pas là-haut. Et puis, j'ai à faire à l'état-civil.

— Ah ! la famille s'agrandit donc. Un garçon ou une fille ?

— Tu es bien curieux, fit Jean-Louis d'un ton plutôt rogue. — C'est une naissance, quoi !

Et, brusquement, sans autre explication, notre père Pernetaz quitta la pinte et se remit en route. Il aurait pu prendre le train qui partait dans une heure, mais par ces temps de crise, un billet économisé sur le A.-S.-D., bien assez cher, c'est toujours autant de gagné.

(A suivre).

Envoyez un tremblement de terre. — Dans un de ses articles, Tristan Bernard qui, quoique humoriste professionnel de par la volonté de ses lecteurs s'intéresse, avec beaucoup de compétence à l'éducation des enfants, rapporte cette anecdote anglaise :

« Il y avait eu un tremblement de terre dans une région et les parents inquiets des suites possibles de ces secousses sismiques, avaient envoyé leurs enfants chez les grands-parents, quelque part, beaucoup plus loin... Ils reçurent du grand-père, trois jours après, cette dépêche :

— Envoyez tremblement de terre et reprenez enfants...

LE CAILLOU



l'instar de Mistral, un pharmacien de notre ville préférait un bon caillo chauffé au four à la bonne cruche ou la bassinoire chère à nos aïeux.

Cet apothicaire de La Palud, ancien capitaine de carabiniers, rentrant un soir un tantinet malade, lourdeur de l'estomac, tête brûlante, pieds froids, appelle sa servante et lui dit :

— Jaqueline, dès que je serai au lit, apportez-moi un carron bien chaud et vous le mettrez aux pieds, je me sens tout chose !

— Très bien, Monsieur. Ce sera fait au tout fin.

La bonne Jaqueline fit chauffer deux bons carrons de grès, de ceux qui ont une ouverture par leur milieu, les porte vivement à son maître apothicaire, en place soigneusement un aux pieds de celui-ci et, contente de l'avoir si bien soigné :

— Voilà, vous serez content. Quand celui que j'ai mis dans le lit sera froid, vous prendrez celui qui est là, près de la table de nuit, pour changer, il est bon chaud aussi ! J.

ARME NOUVELLE



N perfectionne aussi, Dieu merci, les armes à feu. Un prospectus m'informe de l'invention d'un revolver « engourdisseur ». Cette arme ne tue pas comme le browning, le fusil et les autres instruments d'extermination dont les femmes nerveuses, les maris exaspérés et les malfaiteurs professionnels ont fait un si déplorable usage ces temps derniers.

L'arme nouvelle se présente sous la forme d'un discret bijou de poche. Un sacrifiant surgit-il animé du dessein de vous cambrioler ou de vous soulager de votre portefeuille ? Vous dirigez tranquillement vers lui le canon du nouveau revolver, et vous pressez la détente. Vous le voyez aussitôt s'ébrouer comme un imprudent qui a fait un faux-pas et qui est tombé dans l'eau froide. Il souffle comme un phoque, ferme les yeux, secoue la tête, puis chancelle, fléchit, tombe tranquillement à la renverse et se met à dormir à poings fermés pendant dix bonnes minutes, telle une marmotte. Vous avez le temps d'appeler à l'aide, de faire venir la police qui cueille, sans coup férir et sans passage à tabac, ce malfaiteur en état d'hypnose. Vous pouvez vous frotter les mains de satisfaction, car vous avez purgé la société d'un être méprisable. Les agents qui l'ont mis hors d'état de nuire sont très heureux, parce qu'ils ont fait, sans danger, une bonne capture.

Tout le monde est content, même la fripouille qui se croyait morte et qui est tout étonnée de revenir joyeusement à la vie. Le fait de se retrouver, avec les menottes, sur la paille humide d'un cachot dont les fenêtres sont solidement grillagées, n'arrive pas à gâter son plaisir. Un apache sait que la paille humide ne tarde pas à sécher, dans les prisons modernes pourvues du chauffage central, que l'estomac s'habitue rapidement au pain noir, dont tant de pauvres chômeurs se contenteraient, et que rien n'est plus facile que de scier des barreaux de la plus sombre géologie, avec un ressort de montre, pour prendre la poudre d'escampette. Le fameux revolver engourdisseur dégage, sans fumée, sans bruit, une nappe légère de gaz anesthésiants. On peut l'employer contre la vermine des bas-fonds, mais aussi contre les raseurs, les tapeurs, les bavards, contre tous ceux qui se coalisent pour empoisonner notre existence.

Benjamin Vallotton. — Pendant la Fête. — 1 vol. — F. Rouge, éditeur, 1933.

Dans son dernier ouvrage, M. Vallotton nous donne une suite de remarquables scènes de la vie quotidienne vues d'un poste de police lausannois situé probablement à Ouchy.

Le chef du poste, c'est le sergent Barraud, un homme qui a largement dépassé la cinquantaine et qui connaît son monde. Avec l'aide des agents Dumothioz, Cachemaille, Fiaux, Vidoudez, etc., il dirige le service de la police sur un secteur passable-

ment étendu. Et c'est là, dans ce poste que l'on surprend, la vie, notre vie de tous les jours avec ses passions, ses soucis, ses angoisses et ses drames intimes. L'auteur a sûrement feuilleté des rapports, questionné les agents et interrogé discrètement le sergent Barraud, lequel incarne l'équilibre, le bon sens, la fidélité aux principes, bref, nos vertus nationales. S'il a moins d'optimisme que Potterat, il est, par contre, plus attaché à la loi et au règlement dont il respecte la lettre et l'esprit.

« Pendant la Fête » ne ressemble guère au « Portes entr'ouvertes » de joyeuse mémoire. M. Vallotton ne parcourt plus notre bonne ville en compagnie du commissaire Potterat, il ne grimpe plus les rampes d'escaliers pour faire la collecte des incurables et jeter par la porte entre-bâillée un regard à l'intérieur. Non. C'est au poste qu'il a établi son cantonnement et c'est là qu'il apprend à connaître, heure par heure, la suite des événements qui constituent notre vie.

Il y a dans cet ouvrage de jolies pages à retenir sur les femmes d'aujourd'hui, la vitesse, le nudisme, etc. Et ces pages qui sont tantôt humoristiques, tantôt tendres ou amères contiennent de jolis portraits campés de main de maître et quelques bons mots qui ont gardé toute la saveur du terroir.

Le nouveau livre de M. Benjamin Vallotton est digne de ses devanciers. Le « Conteur Vaudois » souhaite au sergent Barraud un succès égal à celui que remporta, auprès des lecteurs, son illustre devancier, le commissaire Potterat. J. des S.

La science. — Est-ce que ton mari n'est pas un de ces hommes qui cherchent toujours à s'instruire ?

— Oh! ne m'en parle pas. Ainsi, tiens, il veut toujours savoir ce qu'il peut bien y avoir dans le hachis qu'on lui sert.

2

L'ALIZIÈRE

Six semaines après, Pierre-Abraham à la Chouette décédait à l'Alizière, de mort naturelle. Les obsèques faites, le notaire convoqua les héritiers légaux au domicile du défunt, selon son désir formel !

— Aller à l'Alizière ! à la maison maudite ! Qu'en dis-tu, mon homme ?...

La Ratule, la nièce de Pierre-Abraham, était perplexe, tiraillée entre sa terreur des revenants et sa cupidité.

— Sûr, qu'il faut y aller, riposta l'homme... Et l'héritage ? Il avait du bien, ton oncle...

— A l'Alizière !... C'est à l'Alizière que le notaire ouvrira le testament, monologuait David au capitaine, le neveu du défunt. Quelle stupidité ! Il fallait bien être Pierre-Abraham pour avoir des idées pareilles !... Enfin, on y ira, puisqu'il y aura le magot au bout !

— Vieux mécréant de l'enfer ! glapissait la Guiste, la femme du troisième héritier. Nous faire aller dans sa bicoque de revenants !... Heureusement qu'il y a de l'argent à ramasser, sans quoi je n'y mettrais pas les pieds.

Donc, si les héritiers de Pierre-Abraham voulaient avoir leur part, ils devaient répondre à la convocation de l'homme de loi ; la volonté du défunt était formelle.

* * *

Ce jour-là, l'Alizière avait une physionomie plus sournoise, plus mystérieuse que jamais. On était à la fin d'octobre ; il était déjà quatre heures de l'après-midi ; il bruina. Les petites croisées sous le grand avant-toit de tavillons semblaient guetter sournoisement l'arrivée des héritiers, comme des yeux mauvais qui se dissimulent sous le bord de la coiffure. Le soleil couchant allumait d'une rouge lueur l'œil-de-bœuf au pignon de la chape. Les esprits veillaient dans la maison hantée.

Brusquement, la porte d'entrée s'ouvrit d'elle-même ; les gonds grincèrent longuement... Un cabriolet venait de s'arrêter sans bruit au clédar, sur l'herbe du vieux chemin. Un homme, enveloppé d'une houppelande, en descendit posément : c'était le notaire Finard ; puis un deuxième, son huissier. Presque au même moment arrivaient, par le chemin du pâturage, la Ratule, son homme, puis ses frères.

Froides salutations ; puis un moment d'hésitation ; on observait à la dérobée la maison hantée. Qu'allait-il s'y passer ? Enfin, le notaire

emboîta la sente battue qui conduisait à la porte d'entrée ; l'huissier suivit, puis les autres, prudemment, à distance.

— Tiens la porte est ouverte...

Un courant d'air, apparemment, la jeta au nez des arrivants, avec un grincement strident ; les esprits se fâchaient. Tout le monde, instinctivement, fit un brusque mouvement de retraite.

Finard sourit imperceptiblement, et, délibérément, entra ; l'huissier demeura à la porte. On suivit le notaire ; la Ratule regardait à gauche, à droite, derrière ; elle avait des frissons sur la nuque. Les autres sursautaient au moindre craquement du plancher, à un coup de joran dans la vieille toiture.

Intérieur de toutes les maisons foraines du Jura : cuisine sombre à grande cheminée où l'on suspendait la crémaillère ; pièce au nord, donnant sur la côte ; la grande chambre sur la façade principale, le rural du côté de bise. Devant la maison presque tout en bois, un banc, puis une citerne et son puits à balancier. La maison était vide comme après un départ.

Seule la chambre devant avait encore une table et des sièges qui semblaient attendre les arrivants. C'était une pièce carrée, qui dénotait une certaine opulence passée : parquet de chêne, usé, défoncé par places ; cheminée de calcaire blanc ouvragée et ornée de fleurs de lis ; plafond aux solives proéminentes à panneaux de sapin choisi, patiné par le temps.

...Je vois les héritiers prendre place craintivement de chaque côté de la table, les uns sur la bancelle, les autres sur des escabeaux, le notaire au bout de la table... Le moment est solennel... Personne ne dit mot... le silence est impressionnant ; les esprits de la maison hantée, eux aussi, attendent les dernières volontés du défunt.

Finard tire gravement de sa poche une lourde enveloppe scellée, de grand format, qu'il pose avec onction devant lui. Puis, d'un geste non moins mesuré, il cherche ses lunettes... Il fouille toutes ses poches, une fois, deux fois, mais en vain ; il ne trouve pas ses lunettes... les autres attendent anxieusement, le cou tendu... Tout à coup, il se frappe le front :

— Une seconde, je vous prie. J'ai oublié mes lunettes dans la voiture ; permettez ; je reviens à l'instant...

En sortant, le notaire décroche furtivement un petit tableau suspendu au-dessus de la cheminée : il se souvient de l'ultime recommandation de Pierre-Abraham.

A ce moment, un violent coup de vent fait trembler la vieille masure, qui gémît lugubrement dans la nuit presque venue. Les six assistants frissonnent de peur, en attendant le notaire... qui ne revient pas.

Alors, après un moment d'attente, qui parut interminable, dans le lourd silence de la maison hantée, une voix étrangement métallique, avec des intonations graves, aux finales en lugubre trémolo, la voix de Pierre-Abraham à la Chouette, s'élève dans la chambre :

— Ha ! Ha ! Ha ! vous voilà, mes héritiers ! Ha ! Ha ! Ha ! vous voilà à l'Alizière, à la maison hantée, chez les esprits ! de quelle cupidité faut-il que vous soyez animés pour avoir pu surmonter votre stupide terreur ! ?...

Les six personnages ont sursauté aux premiers mots... se sont levés brusquement, hagards, puis paralysés d'épouvante... L'esprit, c'est l'esprit de l'oncle Pierre-Abraham qui hante la maison depuis sa mort, et qui revient leur faire des reproches, les tourmenter, les faire mourir de terreur... ils le sentent déjà leur cœur se glacer...

Mais la voix continue, claironnante maintenant, impérieuse, courroucée :

— Allez-vous-en d'ici, méchantes gens ! Misérables ! Vous n'aurez rien de ma succession, pas un sou, pas un meuble !... Partez... Partez donc !

Un cri, un cri qui n'a plus rien d'humain, un cri, longtemps retenu à la gorge paralysée par la terreur, jaillit dans la chambre, brusquement envahie par la nuit... Puis, c'est une bousculade échevelée, une course éperdue vers la porte, qui ne veut pas s'ouvrir.

— Hors d'ici !... lance la voix. Partez ! Laissez les esprits en repos !...

Les fuyards se jettent dans l'allée, dans la cour, se dispersent en hurlant de terreur dans la nuit...

— Disparaissez !... Laissez les esprits en paix ! crie encore la voix sur leurs talons.

Au loin, le cabriolet du notaire s'en allait au petit trot, arrivé déjà à la bonne route ; on y entendait retentir un éclat de rire moqueur !

* * *

... Hûû-hûû... Hûû-hûû ! brusquement le huchement de la hulotte dans le bois tout proche, m'arrache à mes souvenirs...

Je sursaute !... Je m'étais assis sur une pierre dans le pré de l'Alizière ; il y a bien une heure que je révasse ainsi ; la nuit vient. Un moellon croule avec fracas dans la mesure sombre.

Je me lève, frissonnant dans la fraîcheur du soir...

Je fuis cet endroit maudit, envahi, moi aussi, par l'étrange sortilège du lieu. Cyprien.

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse » du 29 octobre : actualités sportives, football, cyclisme, boxe, vue de la catastrophe de St-Margarethen, des obsèques du prince Louis Napoléon à Nyon, des manœuvres de cavalerie, etc. A l'occasion de la Toussaint un reportage illustré sur le cimetière du Bois de Vaux à Lausanne. — P. E. Schatzmann reconstitue un amusant épisode de la vie de Jean-Jacques Rousseau, une nouvelle de Pierre Duniton, une causerie de N. Jeamonod, une chronique des disques nouveaux par Al. Mooser ajoutent à la richesse de ce numéro.

La Traducteur, journal allemand-français pour l'étude comparée des deux langues. — Le but poursuivi par cette publication est de faciliter et de rendre agréable l'étude complémentaire des langues allemande et française. — Demandez un numéro spécimen à l'administration du « Traducteur », à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

Bourg-Ciné-Sonore. — La Fille (Lilian Harvey) et le Garçon (Henry Garat) au Bourg. — Tiré par Franz Schulz de la pièce d'André Birabeau et de Georges Dolley, réalisé par Wilhelm Thiele, comportant des couplets de Jean Boyer et une alerte musique de Jean Gilbert, ce film est très divertissant. Il a cette coupe aisée, cette bonne humeur facile, cette fantaisie élégante, qui plaisent actuellement au public et qui permettent à un scénariste de développer librement son sujet sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à la rigide vérité.

Cette opérette UFA, parlée et chantée en français, interprétée par Lilian Harvey, étourdissante dans le rôle de Ria Bella, Henry Garat, Lucien Baroux, Mady, Berry et Marcel Vallée, est faite d'entrain, de jeunesse et de gaieté.

Achetez l'Almanach du Conteur !

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
HALDIMAND, 11 DANS UN CADRE CHIC



POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût par
fait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute
confiance à la fabrique
exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT